

LA MÈRE DE DIEU DANS SES ICÔNES

Chapitre 1. La très sainte Mère de Dieu – une icône divine parfaite

Une création exceptionnelle de Dieu



Le visage aimant, beau et douloureux de la Mère et le visage sévère et sage du Fils – une image familière et infiniment chère du Christ et de la très sainte Mère de Dieu. Dans certaines icônes, ils s'enlacent tendrement; dans d'autres, ils sont représentés en prière solennelle. L'Enfant-Dieu se tient toujours devant la Mère de Dieu, vêtu de vêtements rayonnants. Il est comme le soleil qui l'enveloppe de son ombre, et elle lui fait écho, ayant adopté son image.

Depuis la Nativité du Christ, le monde n'a cessé d'évoluer et de nouvelles formes et de nouveaux styles ont émergé dans l'art. Mais à travers les visages de millions d'icônes peintes en divers pays par des artistes inconnus, depuis trois millénaires, la même image rayonnante brille de toute éternité : la Mère de Dieu et le Christ. Deux, mais une seule image. Indissociables et unies.

La Mère de Dieu est toujours reconnaissable. Son visage conserve les traits d'un portrait, et sa tenue est typique des femmes palestiniennes mariées : sa tête et toute sa silhouette sont couvertes d'un voile (maforion), sous lequel se trouve une tunique à manches longues, et ses cheveux sont dissimulés sous un foulard. Les artistes, réalisant des copies des icônes de la très sainte Mère de Dieu, glorifiée par les miracles, s'efforçaient avec respect de préserver intacts la pureté de son visage et les particularités de sa tenue. L'historicité des icônes est confirmée par les témoignages et les récits transmis de génération en génération au sujet de la Mère de Dieu.

L'une de ces descriptions nous est donnée par le saint martyr Denys l'Aréopagite, dans sa lettre à l'apôtre Paul : «... Il me semblait incroyable <...> que quiconque d'autre que le Dieu Très-Haut puisse être rempli de puissance divine et de grâce merveilleuse <...>. Lorsque Jean me conduisit devant le visage de la Vierge, divine et rayonnante <...>, une telle et incommensurable splendeur divine m'enveloppa, non seulement de l'extérieur, mais plus encore intérieurement, et je fus empli d'un parfum si merveilleux et si varié que ni mon corps faible ni mon esprit ne purent supporter de tels signes et prémices de béatitude et de gloire éternelles : mon cœur défaillit, mon esprit défaillit devant sa divine gloire et sa grâce. Je témoigne par Dieu <...> que si je n'avais pas conservé tes enseignements et tes commandements divins dans ma mémoire et mon esprit nouvellement éclairé, j'aurais reconnu la Vierge comme Dieu et je l'aurais honorée de l'adoration due au seul vrai Dieu : car l'esprit ne peut concevoir de plus grand honneur ni de plus grande gloire pour un homme glorifié par Dieu que la béatitude que moi, indigne comme «Je suis, j'ai été jugé digne de goûter.»

Et aujourd'hui encore, même ceux qui sont éloignés du christianisme sont attirés par les icônes de la Mère de Dieu, poussés par une force mystérieuse. La source de cette force, et du bouleversement émotionnel exprimé par le saint lors de sa rencontre avec la Mère de Dieu, est unique : l'image de Dieu imprimée en la Mère de Dieu, rayonnante de gloire et de grâce. Les saints pères et docteurs de l'Église en parlent. «La Vierge immaculée, qui ne vivait pas au ciel et n'avait pas un corps céleste, mais venait de la terre, comme tous les autres, de cette même humanité déchue – qui ignorait la noblesse de sa nature –, seule parmi tous les hommes ayant existé depuis le commencement des temps et qui existeront jusqu'à leur fin, s'est dressée contre tout péché, lui offrant intacte la beauté que Dieu nous a donnée et utilisant toutes les facultés et toutes les possibilités inscrites [par Dieu dans la nature humaine] pour combattre le péché. [...] Et celui qu'elle a ensuite présenté aux yeux de tous, lorsqu'il est né d'elle, elle avait d'abord inscrit sur son visage l'image de sa vie : afin qu'en la contemplant – cette création exceptionnelle de Dieu – les hommes puissent véritablement comprendre le Créateur», écrivait à son sujet le célèbre théologien byzantin Nicolas Cabasilas au XIVe siècle.

Nouvelle Ève

Le théologien grec établit clairement un lien, essentiel à la vision chrétienne du monde, entre la beauté humaine, les efforts spirituels et l'image de Dieu, qui rayonne dans l'âme et se manifeste dans la chair de ceux qui ont triomphé dans le combat invisible et atteint la sainteté. La très sainte Mère de Dieu fut la première à restaurer l'image de la vraie Beauté, qui est Dieu lui-même – «le Beau suprême», selon les mots du hiéromartyr Denys l'Aréopagite.

L'homme fut créé à l'image de Dieu. Mais contrairement au reste de la création, Adam et Ève étaient à l'image de Dieu et participaient à sa nature, possédant «l'idée de toute beauté, de toute vertu et de toute sagesse, de tout ce qui est reconnu comme le meilleur». Et toute la nature au paradis – la première Église terrestre – participait à Dieu par leur intermédiaire. Cette Église parfaite fut détruite par le péché impénitent de désobéissance. Adam et Ève manquèrent à leur mission suprême : préserver l'intégrité du monde en Dieu. Ils perdirent leur état paradisiaque et furent transformés non seulement intérieurement mais aussi extérieurement, altérant l'image de Dieu et leur ressemblance corporelle avec Lui, ce qui devint le destin de leurs descendants.

La très sainte Vierge révéla l'homme tel qu'il fut créé par le Créateur. Elle prépara la nature humaine mortelle à la sanctification et à l'union hypostatique avec Dieu, devenant ainsi sa collaboratrice et son aide. «Dieu <...> s'est révélé comme il lui était possible de se révéler. Seule la Vierge révéla l'homme; et ainsi, après que chacune des deux natures qui le composent se fut d'abord révélée séparément, Jésus apparut – le Dieu même qui s'est fait homme.»

Avec la Mère de Dieu, toute la création renaquit. C'est pourquoi l'Église l'appelle la Nouvelle Ève, qui ouvre le paradis, et la Mère de tous les hommes. Le nouvel Adam, ancêtre de l'humanité renouvelée, était le Fils de Dieu, Jésus Christ lui-même. Aussi grande est la participation de la Mère de Dieu à l'œuvre du salut, et la conscience humaine peut-elle saisir pleinement la sublimité de son œuvre, sa valeur inestimable dans le destin de l'univers ? Les pères de l'Église ont longuement médité et écrit à ce sujet, composant des hymnes inspirés «À la beauté de toute la Création», empreints d'une imagerie poétique sublime. Cette même dimension se révèle dans les images, qui deviennent une véritable théologie en couleurs.

L'image du Dieu invisible

Des images de la Mère de Dieu apparaissent dès les premiers siècles du christianisme, et certaines ont été conservées sur les murs des églises des catacombes de l'Empire romain. En observant les icônes anciennes et en les comparant aux fresques contemporaines de Pompéi et d'Herculanum, étonnantes par leur naturalisme virtuose, on constate que, dès ses origines, l'art chrétien a cherché de nouvelles manières d'exprimer artistiquement ses idées. Issue du réalisme classique, l'iconographie rejette l'imitation directe de la nature et se développe de manière figurative et symbolique. Le système iconographique s'est développé dès le VI^e siècle et, durant la période iconoclaste (726-843), il a été théologiquement fondé par les pères de l'Église et les grands docteurs.

L'iconographie est née d'une révélation des saints, inscrite dans le canon. Les icônes ne saisissent pas la nature corruptible de la création, blessée par le péché, mais le dessein de Dieu pour le monde, selon l'Évangile : «Tout vient de Dieu» (I Cor 11,12); «Toutes choses viennent de lui et retournent à lui» (Rom 11,36). Ce n'est pas la ressemblance du portrait, mais le visage humain, transformé par la grâce, qui devient le principal sujet d'étude de l'artiste, l'image de Dieu rayonnant au sein du temple physique. Ainsi, les icônes ne représentaient que ceux dont les «vêtements de peau» de la Chute avaient été transformés, illuminés par l'Image de Dieu, et qui portaient désormais le sceau de la ressemblance divine. (Rappelons par exemple la célèbre description du visage rayonnant de saint Séraphim de Sarov.) Seule une personne dotée du don particulier du saint Esprit est capable de percevoir l'image de Dieu inscrite dans la nature terrestre et, la distinguant de tout ce qui est corruptible et transitoire, de la restituer dans une icône. C'est pourquoi des canons de la peinture d'icônes ont rapidement émergé, servant de lignes directrices aux artistes pour la représentation du Christ, de la Mère de Dieu, des saints et des fêtes. Le septième concile œcuménique a affirmé que l'iconographie «n'a pas été inventée par les peintres», mais qu'elle «est la loi et la tradition approuvées de l'Église catholique» et «l'invention» des saints pères. Elle était également définie comme théologie et sainte Tradition de l'Église : «L'image, en

toute chose, suit le récit évangélique et l'explique. Toutes deux sont belles et dignes de vénération. Car elles se complètent et, sans aucun doute, s'éclairent mutuellement.» «...Ce que la parole communique par l'ouïe, la peinture le montre silencieusement par l'image», disait-on des icônes.

L'Image de Dieu n'existe pas sous une forme abstraite. Mais elle peut se révéler dans les traits individuels d'un saint ascète. Les canons élaborés par l'Église ont défini pour tous les temps le système de transmission de l'Image de Dieu par la peinture. Si une icône était peinte du vivant d'un saint, par exemple la Vierge Marie ou les apôtres Pierre et Paul, alors le sceau de la ressemblance divine était reproduit sur l'icône tel qu'il était inscrit sur le visage du saint. Si l'image historique n'était conservée que dans la Tradition, alors celle-ci servait de base à la création d'une image artistique – porteuse du sceau divin. Et même si l'apparence était rendue de manière conditionnelle, cela ne violait pas le canon. L'image de Dieu reliait l'icône à la vénération des icônes, telle qu'établie par l'Église, est la vénération de l'Image de Dieu dans le monde créé. Dès lors, on ne peut considérer l'icône comme un simple moyen de communion avec Dieu. Une icône canonique est créée pour glorifier Dieu, pour révéler véritablement au monde l'Image de la sainte Trinité et des saints. Saint Théodore le Studite, l'un des plus grands ascètes et théologiens du IX^e siècle, apologiste de la vénération des icônes, affirmait : «... Même si nous n'admettons pas qu'une icône représente la même image que son prototype [...], même dans ce cas, notre propos ne sera pas absurde. Car la vénération est rendue à une icône non pas parce qu'elle ne lui ressemble pas parfaitement, mais parce qu'elle en représente l'image.»

Dons du saint Esprit

L'image de l'union du Divin et du créé – le sceau mystique de la ressemblance divine – a été révélée dans sa plénitude absolue sur le visage de la Mère de Dieu. À la Pentecôte, des langues de feu se séparèrent et descendirent sur les douze disciples les plus proches du Christ et sur sa sainte Mère, se posant sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du saint Esprit (Ac 2,3), et «la grâce infinie du saint- Esprit ne reposa sur personne, mais chacun reçut en partie – l'un après l'autre – des dons de la grâce, afin que personne ne pense que la grâce donnée par le saint Esprit n'est pas son action, mais sa nature même.» Seule la Mère de Dieu fut jugée digne de recevoir toutes les grâces du saint Esprit. Elle atteignit le plus haut degré de ressemblance divine, «car il arrive toujours dans la nature que ce qui couvre son ombre impose sa forme et son image à ce qui est couvert...» Remplie de la grâce du saint Esprit, la Mère de Dieu reçut tous les dons «dans leur totalité, seule, accomplissant tout et même en abondance». Elle incarnait toutes les images de la sainteté et a ouvert la voie à ceux qui s'engagent sur le chemin de leur acquisition. La Mère de Dieu est «le fondement de ceux qui l'ont précédée et l'Intercesseur de l'éternel. Elle est le thème des prophètes, le commencement des apôtres, le fortifiant des martyrs, le fondement des docteurs. Elle est la gloire de ceux qui sont sur terre, la joie de ceux qui sont au ciel, la beauté de toute la création. Elle est le commencement, la source et la racine des bénédictions ineffables. Elle est le sommet et la perfection de tout ce qui est saint». Et non seulement le monde terrestre, mais aussi le monde céleste et tous les rangs des anges «avec nous <...> par Elle seule participent [à la déification] et touchent à la Divinité, à cette Nature inviolable».

«Le réceptacle de toutes les grâces»

La très sainte Mère de Dieu, «le réceptacle de toutes les grâces et l'accomplissement de toute noble beauté», n'a pas daigné concentrer tous ses dons dans une seule icône. Elle sanctifie par sa puissance les icônes nouvellement peintes, envoyant au monde des icônes révélées comme aide et intercession, dans lesquelles elle daigne apparaître à son gré. Actuellement, l'Église orthodoxe vénère liturgiquement environ sept cents icônes, sans compter les copies vénérées localement.

L'image iconographique du Christ fut imprimée sur un tissu par le Seigneur Lui-même et devint le modèle pour toutes ses icônes. L'apôtre Luc créa une image canonique similaire de la Mère de Dieu. Il possédait sans aucun doute un don personnel particulier qui lui révélait la gloire ineffable de la Mère de Dieu. Parmi les évangélistes, il est le seul à nous avoir laissé une image de la très sainte Mère de Dieu. Dans son sermon, après avoir relaté l'Annonciation et sa rencontre avec Élisabeth, il cite l'hymne «Mon âme exalte le Seigneur», qui jaillit du cœur de la Vierge au

moment de l'Annonciation. Il relate également la Nativité du Christ, la terrible prophétie de Siméon et comment elle a gardé en son cœur, tout au long de sa vie, les paroles de son enseignement (Luc 1-2).

Pour refléter la plénitude de la grâce de la très sainte Mère de Dieu et les divers aspects de son ministère divin, l'apôtre Luc a peint non pas une, mais plusieurs icônes (selon la tradition, «Hodigitria», «Tendresse» et «Oranta». Dans chacune d'elles, il a préservé l'intégrité et l'harmonie de sa personnalité divine. Ayant vu l'œuvre de l'apôtre Luc, la très sainte Mère de Dieu «se réjouit <...>, car elle est miséricordieuse, Créatrice de notre salut, et devint la bouche et la voix de l'icône, comme Dieu l'était lorsqu'elle conçut dans le sein de Dieu, et elle chanta un cantique <...> : car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse. Et voyant cela, elle parla avec autorité : en cette image est ma grâce et ma force». La Mère de Dieu prononça pour la première fois ces paroles, «désormais toutes les générations me diront bienheureuse» (Luc 1,48), lors de sa rencontre avec sainte Élisabeth, lorsque, immédiatement après l'Annonciation, la juste, remplie du saint Esprit, vit Dieu demeurant en la Mère de Dieu et la confessa comme la Mère du Christ Sauveur. Et selon la Tradition, lorsque saint Luc montra à la Mère de Dieu l'icône qu'il avait peinte, elle prononça les mêmes paroles, car elle voyait Dieu demeurant en son image et accordant la béatitude. C'est là que réside toute la théologie de la vénération des icônes et la règle pour tous ceux qui osent peindre des icônes.

La connaissance de Dieu par la contemplation.

La critique d'art moderne, notamment occidentale, place généralement l'icône ancienne en relation directe avec la littérature et relègue l'image au rôle d'illustratrice d'idées théologiques développées par l'écrit. Lors de l'analyse des monuments iconographiques, l'iconographie du sujet, associée à des textes liturgiques spécifiques, aux évolutions historiques de la pratique liturgique, etc., est mise en avant. Le langage artistique de l'icône elle-même est presque toujours négligé.

Le christianisme est la seule religion fondée sur...

Le monde est l'incarnation du dessein de Dieu; il a été créé par le Verbe. Mais le Fils de Dieu n'est pas seulement le Verbe, il est aussi l'Image du Père. Par conséquent, les formes de l'existence terrestre ne sont pas le fruit du hasard : le Verbe et l'Image de Dieu y sont inscrits. Cette vision chrétienne du monde trouve son incarnation dans l'art religieux. La pureté des formes architecturales, iconographiques et liturgiques révèle Dieu à l'homme et revêt une importance capitale. Car le but de la vie chrétienne n'a jamais été l'érudition et l'instruction, mais l'acquisition d'une vision spirituelle pour la contemplation de l'Image de Dieu dans le monde créé. C'est précisément ce à quoi tous les grands pères de l'Église ont exhorté l'homme dans leurs écrits, évoquant la nécessité de l'abstinence, de la purification du cœur et de l'esprit, de l'obéissance, de l'humilité et de l'unité dans la prière et l'amour. Car voir Dieu, c'est le connaître, et en lui, recevoir la connaissance parfaite. L'homme moderne, cependant, pense de manière littéraire et éprouve des difficultés à percevoir la culture de l'image visuelle, surtout lorsqu'elle est ancienne. Pour lui, la voie de la connaissance scientifique, plutôt que celle de la révélation, est plus compréhensible et accessible.

L'iconographie de la Mère de Dieu – Le chemin vers la connaissance de Dieu

Comme tout ce qui est dédié à Dieu, les icônes de la Mère de Dieu nous introduisent au Royaume du grand silence et de la lumière, de la paix et de la pureté absolues. Ni la peinture ni le sujet ne suscitent de tension sensorielle. Cependant, en tant que véritables œuvres d'art, elles possèdent un impact émotionnel extraordinaire. L'icône montre à l'homme ce dont son âme a si désespérément besoin, sans quoi elle est condamnée à la solitude et à la souffrance.

Examinons donc les anciennes images de la Mère de Dieu et essayons de comprendre comment leur beauté a été créée; essayons, en suivant les rythmes rigoureux de l'harmonie, de saisir la forme parfaite dans laquelle l'Image de Dieu est imprimée.

Créées selon les lois de la beauté céleste, les icônes révèlent la majesté divine de la Mère de Dieu et reflètent en même temps sa vie terrestre. Le patriarche Photius (†v. 891) a révélé les

ministères céleste et terrestre de Marie à travers les concepts de «virginité» et de «maternité». Dans sa représentation, écrit-il, la Mère de Dieu, «du fait de sa naissance imperturbable et surnaturelle, conserve toujours un état d'âme serein et paisible, qu'elle exprime en partie par son regard», mais «dans l'image unique de Marie, il y a simultanément deux états : celui de Vierge et celui de Mère». Et si, en tant que Vierge, l'Enfantrice de Dieu s'est consacrée entièrement à Dieu et est devenue son épouse, alors, en tant que Mère, elle est emplie d'un amour sacrificiel pour son Fils, anticipant l'accomplissement de la prophétie de Siméon : Et une épée te transpercera l'âme» (Luc 2,34-35). Le Seigneur a deux natures, par conséquent, l'amour de l'Enfantrice de Dieu est multidimensionnel. L'apôtre Luc, tout en maintenant la présence constante des éléments terrestres et célestes dans le visage de la Mère de Dieu, s'est efforcé de révéler plus pleinement un aspect dans chacune de ses œuvres. Les iconographies de l'«Hodigitria», de la «Tendresse» et du «Signe» («Orante») varient : certaines expriment davantage la majesté divine, tandis que d'autres mettent l'accent sur l'amour maternel. Ceci, tel un diapason, nous accorde à la perception du sens dans le monde des symboles et des révélations divines. Cependant, quelle que soit l'iconographie, elle conserve invariablement le fondement artistique commun d'une image unifiée de la Mère de Dieu et du Christ.

La très sainte l'Enfantrice de Dieu – l'Église et le Temple de Dieu

Dans les icônes de la Mère de Dieu, les images artistiques de la Mère et du Fils reposent sur une remarquable identité de forme et une correspondance rythmique précise. Ces techniques picturales, souvent négligées en raison de leur évidence, sont néanmoins cruciales pour la théologie iconographique. L'image de la Mère, qu'elle soit directe (comme dans l'«Orante») ou reflétée (comme dans l'«Hodegitria» et la «Tendresse»), est toujours le reflet de l'image du Fils. La simplicité des formes traduit la parfaite ressemblance de la Mère de Dieu, et dès le premier regard posé sur l'icône, l'enseignement le plus important à son sujet nous est révélé : la ressemblance de la Mère de Dieu avec Dieu est la garantie de notre salut.

Les images de la Mère de Dieu et du Christ ne sont cependant pas équivalentes. Tout l'espace iconographique s'organise autour de la figure dorée et lumineuse de l'Enfant-Dieu. La figure de la Mère de Dieu, inscrite dans le maphorion sombre, reprend les contours de l'image du Fils. On voit clairement que la Mère de Dieu manifeste en elle-même le Corps du Christ, qui est l'Église (Col 1,24). Ainsi, la Mère de Dieu apparaît dans les icônes comme l'Église : «Dans le visage de la Vierge Marie se révèle tout le mystère divin de la Personne de Jésus Christ.» Ainsi, lorsqu'on dit «Mère de Dieu», on inclut dans ce terme le concept même d'Église : la très sainte l'Enfantrice de Dieu est l'Église, et l'Église est la très sainte l'Enfantrice de Dieu. «Adorons la Trinité Indivisible avec tremblement, louant la Vierge Marie, et en elle, de façon très évidente, la sainte Église», enseigne saint Cyrille d'Alexandrie aux chrétiens. Saint André de Crète écrit également que la très sainte l'Enfantrice de Dieu, en tant que Mère du Christ Sauveur et Chef de l'Église, est la «cause et dispensatrice», la «médiatrice» de toutes les grâces présentes dans l'Église. Elle, «étant devenue temple pour l'Époux tout entier, l'Église, par le miracle de l'Incarnation, est devenue en un certain sens l'Église et a donné naissance à l'Église.»

Dans toutes les icônes de la Mère de Dieu, son image représente toujours un temple : le contour de la figure de la Mère de Dieu évoque un temple à coupole unique, à l'intérieur duquel le Christ siège. les bras, comme sur un trône. Ainsi, l'icône suit également le modèle apostolique.

La doctrine de l'Église se révèle aussi dans l'union d'un amour inconditionnel qui unit le Christ et la Mère de Dieu, et par là même Dieu et toute l'humanité. La Mère de Dieu a adopté l'humanité par l'intermédiaire de l'apôtre Jean sur la croix du Calvaire. Ayant participé à l'incarnation du Christ par sa chair et son sang, elle est aussi devenue la mère de sang de tous les chrétiens qui s'unissent au Christ par la communion à son Corps et à son Sang. Elle a donné à la création un nouveau commencement, devenant la Nouvelle Ève, et est devenue la Mère céleste de tous les hommes, puisqu'elle a été promise au Christ comme le Nouvel Adam, et à Dieu le Père et au saint Esprit comme la Mère de Dieu du Christ. Grâce à elle, l'amour paternel et filial a uni le ciel à la terre et a restauré la dignité filiale des hommes devant Dieu. Car si les chrétiens sont enfants de Dieu, ils sont aussi héritiers : héritiers avec Dieu, et cohéritiers avec le Christ (Rm 8,17). Dans les icônes, la Mère de Dieu porte son Fils comme une Mère, mais se tient à ses côtés dans la gloire, est consolée par lui comme un vieillard et manifeste une unité indissoluble avec lui. Le

grand docteur de l'Église, saint Jean Chrysostome, parle de cette union du Christ et de l'Église, saisie dans les icônes, avec un style sage et sublime : «Il s'est uni à elle comme une épouse, l'aime comme une fille, prend soin d'elle comme une servante, la protège comme une vierge, la protège comme le paradis, la chérit comme son propre corps, prend soin d'elle comme une tête, la nourrit comme une racine, la fait paître comme un berger, s'unit à elle comme un époux, pardonne comme un sacrifice propitiatoire, est tempéré comme une brebis, préserve sa beauté comme un époux, prend soin d'elle comme un mari.» La Mère de Dieu est à la fois «la servante du Seigneur», l'Épouse inépousée, l'Épouse et la Mère – elle est l'Église nouvelle, qui s'unit au Christ à la fin des temps dans le mariage spirituel, et l'image du temple qui sauve sur terre.

La Mère de Dieu – image d'un concile ecclésiastique

La proximité des figures du Christ et de la Mère de Dieu souligne leur unité dans la chair et contribue à éclairer un autre aspect de la doctrine orthodoxe. Toute la création, terrestre et angélique, a reçu d'elle seule la possibilité de s'unir à Dieu, et elle a révélé à Dieu l'image de l'univers entier dans sa forme paradisiaque, purifié de tout péché. C'est pourquoi l'Église appelle la Mère de Dieu «la terre qui porte Dieu». Dans les icônes, elle est représentée vêtue de robes sombres, évoquant la couleur de la terre, et la silhouette de sa figure rappelle non seulement un temple, mais aussi une montagne – image de la croissance spirituelle. Toutes les révélations de Dieu à l'humanité dans l'Ancien et le Nouveau Testament ont été faites sur des montagnes. Dans chaque paysage iconographique, des collines s'élèvent de la terre; dans chaque église, un lieu élevé occupe l'autel; et dans la liturgie, résonne l'invocation «Nos cœurs sont tournés vers le ciel». La montagne est aussi un prototype biblique de la Mère de Dieu, dont l'expression artistique se trouve dans les icônes. Au temps du Nouveau Testament, elle est glorifiée comme «la véritable montagne du Seigneur, exaltée et située au-dessus de toute colline et de toute montagne de la majesté humaine et angélique, de laquelle, sans intervention humaine, il a été jugé bon de retrancher corporellement la pierre angulaire – le Christ, l'unique Hypostase, qui a uni ce qui était auparavant divisé – la divinité et l'humanité – et [créé] les anges et les hommes, les païens et l'Israël charnel en un seul Israël spirituel – c'est-à-dire en l'Église. Cette définition théologique figurative d'un concile ecclésiastique dans les icônes de la Mère de Dieu se révèle non par une description, mais par une image picturale généralisée de la Mère de Dieu comme Corps du Christ, temple et montagne spirituelle. «Lumière inaccessible»

Tous les symboles contenus dans le dessin, la composition et la structure rythmique des icônes trouvent un écho plus profond dans la palette de couleurs. Celle des icônes de la Mère de Dieu, fondée sur de forts contrastes entre une lumière éclatante et des tons sombres et profonds, est d'une grande beauté et d'une grande richesse symbolique. Les vêtements pourpres, presque bruns, de la Mère de Dieu, si fréquents en Russie, et le contour précis de son omophorion se détachent nettement sur le fond doré (rarement argenté ou blanc), qui se dresse tel un mur étincelant et impénétrable, créant une impression d'incompréhension et de transcendance de l'espace iconographique. Entourée d'un liseré doré, la figure de la Mère de Dieu semble émerger des profondeurs du mystérieux royaume de lumière, portant dans ses bras un fragment d'une gloire surnaturelle : l'Enfant Jésus doré. Sur son front et ses épaules, les signes de cette Nativité miraculeuse brillent comme des étoiles, symboles de la Vierge Marie, sceau du monde intelligible. L'or, couleur dominante de l'icône, témoigne du royaume de gloire et est appelé «lumière», car les icônes représentent ceux qui demeurent éternellement dans le royaume de lumière : «Ceux qui sont sauvés marcheront dans la lumière, et il n'y aura plus de nuit; ils n'auront besoin ni de lampes ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu les éclaire» (Apo 22,5). L'or des icônes révèle mystiquement la lumière de la gloire divine, qui descend dans le monde à travers les images et élève la création au divin. Dieu est Lumière, et Il dispense la connaissance de Lui-même par la Lumière divine – l'énergie répandue par le saint Esprit. La vision de cette lumière créée est réservée aux saints élus qui ont reçu le don de la vision spirituelle, «car Dieu, étant en tout, mais surpassant infiniment tout et étant l'Unique, sera visible à l'œil de l'âme pure». La très pure Vierge Marie «a reçu la Lumière en totalité». Elle est devenue non seulement sa conductrice, mais aussi la dispensatrice de la connaissance parfaite de Dieu. Elle apporte éternellement cette connaissance aux hommes, comme elle l'apporte à Dieu.

Apparemment, cette représentation fut imposée par l'Église en réaction à l'hérésie monophysite, qui affirmait que l'Enfant Jésus était passé par sa Mère sans rien recevoir d'elle, et à l'hérésie d'Arius, qui soutenait que le Christ était une création de Dieu, mais non Dieu. Dans les icônes, l'image de l'Enfant Jésus et de l'Enfantine de Dieu ne fait qu'un. Si, dans les icônes de l'Enfantine de Dieu, le Christ était représenté uniquement vêtu d'or ou de bleu-violet (comme le Tout-Puissant et lors des fêtes religieuses), nous verrions en lui soit Dieu assumant la nature humaine, soit un enfant humain – un exemple que l'on retrouve dans les icônes de la Renaissance. «Le miracle de l'humilité : le Verbe "reçoit" de sa propre création. Dieu, au moment décisif de l'Annonciation, demande à Marie les prémices de son humanité, de sa propre nature humaine.» L'alliance unique de l'or et de l'ocre dans les vêtements du Christ nous révèle que, dans les bras de sa Mère, il fait partie de sa création et demeure simultanément dans ses demeures célestes, au royaume de gloire, en tant que Dieu.

Symbolisme des vêtements de la Vierge Marie

À Byzance, la Mère de Dieu était le plus souvent représentée vêtue d'un omophorion bleu, d'une robe neuve de la même couleur et d'un chiton pourpre. Ceci soulignait la primauté du céleste sur le terrestre en elle : le bleu, ou bleu clair, est la couleur de la hiérarchie céleste, sur laquelle la Mère de Dieu règne en tant que Reine. Il convient de noter que des représentations de la Vierge Marie en omophorion cerise apparaissent également assez tôt – dès le VII^e siècle. Les poignets de la Vierge Marie sont toujours visibles, car elle sert le Christ comme co-serviteur dans son sacrifice expiatoire. Le pourpre (en grec : porphyre, en russe : cramoisi) symbolise également la dignité royale. Depuis l'Ancien Testament, il est un symbole de dignité royale et sacerdotale. La Vierge Marie, issue d'une lignée de rois et de grands prêtres, a été élevée dans le Saint des Saints du Temple de Jérusalem et avait probablement le droit de porter cette couleur. De plus, le rouge et le pourpre sont associés au sang; ils symbolisent donc l'incarnation et la souffrance du Christ, et dans d'autres icônes, également son martyre. Ce symbolisme s'inscrit dans la continuité des images des Évangiles et des traditions de l'Église. L'une d'elles raconte qu'à l'Annonciation, la très sainte Mère de Dieu a tissé un fil de pourpre pour le voile du Saint des Saints du Temple de Jérusalem. C'est ce voile qui fut déchiré en deux de haut en bas lorsque Jésus Christ mourut sur la Croix. Le Seigneur était vêtu de pourpre avant la Crucifixion, ce qui lui valut d'être appelé, non sans ironie, le Roi des Juifs. La très sainte Mère de Dieu est glorifiée dans les hymnes qui lui sont dédiés comme «l'Écarlate, qui, de son sang, a teint le pourpre divin pour le Roi des Puissances». «Le pourpre imaginaire – la chair d'Emmanuel – fut tissé en ton sein comme d'une matière pourpre : c'est pourquoi nous te vénérons, ô véritable Mère de Dieu», déclare le Grand Canon de saint André de Crète.

L'icône russe met principalement l'accent sur la maternité de la très sainte Mère de Dieu : ses souffrances terrestres y sont mises en valeur. Comparées aux icônes byzantines, les icônes russes inversent les couleurs des vêtements de la Mère de Dieu : le omophorion est peint en pourpre et le chiton en bleu.

Le symbolisme des vêtements du Christ

Comme mentionné précédemment, Jésus Christ, à l'image du Tout-Puissant et dans les icônes représentant des scènes évangéliques, est représenté vêtu de pourpre et de bleu. Mais sur les icônes de la Mère de Dieu, on le voit portant un himation d'or doublé de jaune, une ceinture rouge ou bleue et un clavus. Souvent, l'Enfant Jésus est vêtu d'une chemise blanche. L'or et le jaune symbolisent la lumière de la Gloire et la chair humaine glorifiée. Le reste est suggéré par l'Église, où les vêtements sont dépourvus de signification profane, car «il n'y a rien d'humain dans les objets sacrés», la source du symbolisme ecclésiastique étant la personne de son Grand Prêtre, le Christ.

Saint Siméon de Thessalonique écrit que le dessous des vêtements épiscopaux – le sticharion, «généralement blanc, symbolise la lumière et la pureté de Dieu, et que [le Seigneur] a créé et assumé notre nature pure <...>. Les [prétendus] ressorts présents sur le sticharion symbolisent les dons d'enseignement, ainsi que les flots du sang de notre Sauveur. C'est pourquoi seul le sticharion de l'évêque les possède...». Le clavus sur la chemise blanche du Christ, sous la

forme d'une bande colorée sur l'épaule, peut signifier ces «sources». Il peut aussi symboliser l'omophorion de l'évêque, également placé sur une épaule, signe de l'Incarnation et du sacrifice de la chair. La ceinture éclatante de l'Enfant divin sert d'« image de la puissance [...] pour l'offrande du Sacrifice [...]. Et en même temps, la ceinture évoque aussi l'œuvre de service : car celui qui sert se ceint [...] » Les autres vêtements liturgiques de l'évêque dans l'Église indiquent les attributs du Christ qu'il possède par nature divine et qu'il révèle invariablement dans chacune de ses images (l'épitrachelion – la grâce suprême, la masse – la chasteté et la puissance qui triomphe de la mort, les manchettes – le service de la vérité, le sakkos – la force divine et le détachement).

Consécration par la Parole

Chaque icône doit porter une signature. La Parole sanctifie, témoigne de la vérité de l'image et la nomme. Sans elle, elle perd ses propriétés cachées. Car Dieu a tout créé par la Parole et c'est en Lui seul qu'il est apparu à l'humanité avant l'incarnation.